

LACLOS, LES LIAISONS DANGEREUSES

Colas DUFLO, Professeur de littérature française, Université Paris Nanterre

Alain SANDRIER, Professeur de littérature française, Université de Caen

Partie 1 – Un succès jamais démenti

CD : Alain Sandrier, bonjour. Vous avez réalisé, il y a quelques années, une édition des *Liaisons dangereuses* de Laclos dont nous allons parler maintenant. Il s'agit d'un roman qui connaît d'emblée un accueil remarquable.

AS : Bonjour Colas, quel succès en effet ! Je veux dire un succès ininterrompu depuis la publication du roman en 1782. Il faut bien dire que de ce point de vue, Laclos a mieux réussi que Rousseau dont *Julie* était pourtant un succès phénoménal. Mais de nos jours, sauf chez les spécialistes et les amateurs inconditionnels, ce n'est plus de *Julie* que Rousseau tient sa notoriété. En revanche, on peut bien ne rien savoir de Laclos et ignorer ses autres œuvres, le roman s'est imposé d'emblée comme la quintessence littéraire d'un certain monde, celui du libertinage, qui en est venu à s'identifier au siècle lui-même ou à représenter tout au moins un de ses traits caractéristiques. C'est pourquoi je n'évoquerai avec vous que le livre et son incroyable virtuosité épistolaire.

Avant d'en revenir à l'art épistolaire du roman, il est difficile tout de même de ne pas évoquer une des dimensions évidentes de son succès, c'est son rapport privilégié à l'image. Naturellement, on peut penser aux nombreuses adaptations à l'écran, grand ou petit. C'est sans doute l'indice de la rencontre avec un public élargi, un peu comme au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, les romans à succès finissaient systématiquement en opéra. *Les Liaisons* ont inspiré de bonnes voire de grandes versions filmées. Outre celle de Stephen Frears, la plus connue et peut-être la plus réussie, on dispose principalement de trois autres adaptations.

La première, bien oubliée désormais, alors qu'elle avait marqué son époque en actualisant nettement l'action, c'est celle de Roger Vadim : *Les Liaisons dangereuses* 1960, puis celle de Milos Forman en 88 et puis le téléfilm enfin de Josée Dayan en 2003. Chacune évidemment avec son lot de stars. Mais à vrai dire, ce traitement privilégié ne date pas de l'époque de l'image animée. *Les Liaisons* ont très vite eu, à l'instar de la production libertine en général d'ailleurs, une affinité exceptionnelle avec l'illustration. Dès 1787, on compte une édition illustrée de quatre estampes et trois autres éditions au moins encore sous la Révolution. Ensuite, régulièrement au dix-neuvième, au vingtième siècles, des gravures en noir et blanc, ou en couleurs aussi, viendront souligner les potentialités érotiques du texte.

Partie 2 – Anatomie du libertinage

CD : Vous parlez d'érotisme. Est-ce à dire qu'il s'agit d'un roman licencieux ?

AS : Ce n'est pas aussi direct. Laclos, en disciple et admirateur de Rousseau, ne prétend pas se soustraire à l'obligation morale du roman. Si le tableau du vice peut sembler un spectacle instructif à

l'auteur des *Liaisons*, c'est parce qu'il croit en la vertu pédagogique de son œuvre. Laclos est de ce point de vue un homme des Lumières, qui pense que l'éducation, la lutte contre les préjugés sont l'unique remède aux maux de la société. Or comprendre, c'est-à-dire soigner ici le mal, qui est représenté par ce couple de libertins de haut vol que sont Merteuil et Valmont, implique de connaître ces symptômes. Laclos, du coup, fait œuvre de clinicien, seul moyen d'être bon moraliste. C'est le sens à donner à l'épigraphe empruntée à Rousseau qui figure sous le titre de son roman : « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres ».

Pourtant on est loin du tableau d'une éducation modèle. Il faut reconnaître une certaine ironie à nous montrer les écueils d'une éducation qui inverse et renverse les principes de base de la moralité. Le mensonge, dans le roman, n'est plus seulement le contraire de la vérité. C'est surtout une arme qui nous est donnée pour agir conformément à un but. Et le but, on ne s'en cache pas, c'est le plaisir. Ainsi, le bonheur devient affaire d'adaptation des moyens aux fins.

On ne s'étonnera pas que cette éducation, qui prend l'exact contre-pied des préceptes communément reçus, se formule tout d'abord par le biais de l'antiphrase, c'est-à-dire une manière de faire comprendre en disant le contraire de ce que l'on dit explicitement. Par exemple, dans la Lettre 105, qui est une des plus connues, la Marquise de Merteuil donne à Cécile une leçon de machiavélisme sentimental qui est comme une parodie des conseils maternels.

Partie 3 – Les pièges de la lettre

CD : Dans ces conditions, le projet moral de Laclos a-t-il été compris par ses lecteurs ? Je crois me souvenir que Madame Riccoboni, romancière en vue et ami de la famille Laclos, a fait preuve d'une certaine incompréhension. Elle lui dit dans une lettre : « On vous reprochera toujours, Monsieur, de présenter à vos lecteurs une vile créature ».

AS : En effet, l'ambiguïté de la démarche de Laclos a choqué autant que séduit. Elle a plus encore choqué parce que cette éducation perverse était dispensée par un personnage féminin. Le roman, qui est le genre pour femmes par excellence se fait ainsi le peintre des pires difformités morales. Est-ce donc que ce roman tendrait aux femmes un miroir déformant et peu flatteur ? Alors évidemment, Laclos, qui est un mari modèle dans la vie, peut aisément se disculper d'une telle accusation. Il appartient, avec Beaumarchais et Condorcet par exemple, à ces hommes de lettres soucieux d'octroyer au « sexe faible » comme on disait, une place plus importante.

Dès ses premiers succès littéraires, la cause féminine sera un cheval de bataille pour Laclos qui écrit des essais sur le sujet, qui seront ensuite regroupés sous le titre *Des femmes et de leur éducation*. Rien n'y fait cependant, le Rousseauisme de Laclos a beau être véritable, son féminisme insoupçonné, le lecteur restera toujours perplexe devant le dessein moral de l'ouvrage. Ce qu'il convient plutôt d'incriminer alors, c'est la dynamique interprétative qu'insinue le roman. Car il y a une forme de suspension du jugement orchestrée par le dispositif épistolaire.

Le récit à plusieurs voix permet de saisir simultanément les raisons que se donnent à eux-mêmes les protagonistes ou qu'ils veulent stratégiquement se donner les uns aux autres. Une vision à plusieurs points de vue, telle que la permet ce roman polyphonique, entraîne une complexité qui favorise la perplexité. Il suffit de lire la superbe et fameuse séquence de l'opéra qui s'étale des Lettres 135 à 138 pour s'en convaincre. Or, en multipliant les points de vue, il y a toujours une raison susceptible d'expliquer, voire de pardonner tous les vices. A ce titre, la Lettre 81, qui est autobiographique, fonctionne comme un véritable outil de réévaluation.

Après lecture, on ne peut plus regarder le personnage de Madame de Merteuil avec la même sévérité, pour autant, évidemment qu'on puisse la croire. Quand il n'existe plus d'instance pour fixer le

jugement comme peut le faire un narrateur omniscient, on est devant le spectacle assez perturbant d'un monde où pour reprendre Pirandello, chacun a sa vérité.

CD : Mais cette difficulté à accéder à la vérité touche-t-elle tous les personnages du roman ? Est-ce un jeu de faux-semblants généralisés ?

AS : Sans doute, les plus déniaisés comme les plus ingénus ne sont pas exempts d'opacité dans le roman, et c'est sa grande adresse comme son indéniable réussite. En deux mots pour conclure, Laclos a porté à un point d'incandescence inégalé l'art du sous-entendu. C'est pourquoi le roman procure toujours un plaisir de lecture aussi intense. Le lecteur se sent partie prenante de ce jeu de dupes et il essaie d'être à la hauteur.

CD : Alain Sandrier, merci beaucoup.

AS : Merci Colas.